

C'était la vue de ces deux femmes qui avait arraché le chasseur canadien à ses méditations et lui avait causé une si violente émotion.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve ; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tant qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le Canadien laissa retomber son bras ; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelait sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et les peupliers disparurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, le visage tourné vers Saint-Preux, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la voûte bleue du ciel, bercé par le clapotement régulier que faisaient les pagaies des rameurs indiens.

Puis, à mesures que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

V

LE CAMP DE M. DE MONCALM.

Au bout de trois jours d'une navigation qu'aucun incident ne vint interrompre, les pirogues des Abénaquis quittèrent le Saint-Laurent pour entrer dans le lac Champlain.

Les deux gentilshommes français étaient impatients d'arriver au terme de leur long voyage.

Saint-Preux qui, sous des dehors tranquilles et une apparence un peu frivole, cachait, on l'a vu, un cœur fortement trempé et une âme très-ambitieuse, avait hâte de prendre le commandement de la compagnie que le maréchal de Belle-Isle lui avait accordée.

Bien qu'il eût conservé tout son calme et tout son sang-froid en face des provocations que Jean d'Arramonde furieux lui avait adressées à Versailles et à Trianon, l'affront qu'il avait reçu ce jour-là ne lui avait pas moins été sensible.

Il tenait à montrer à ce jeune fou que Gaston de Saint-Preux, malgré ses habits brodés, ses dentelles, ses bijoux et son lorgnon, savait être autre chose qu'un officier d'antichambre et de boudoir.

Quand à Jean d'Arramonde, il songeait plus, il faut bien l'avouer, à sa querelle particulière qu'aux ennemis qui menaçaient les possessions du roi dans le Canada.

Cette pauvre et valeureuse armée d'Amérique était presque inconnue en France. C'est à peine si le bruit des exploits étonnants qu'elle avait accomplis l'année précédente, en se battant victorieusement contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, était parvenu à la cour indifférente et frivole de Louis XV.

Tous les yeux étaient fixés sur l'armée d'Allemagne, qui soutenait alors, au profit de l'Autriche, une guerre inutile et désastreuse, mais qui se battait aux portes de la France, dans un pays civilisé, contre des généraux dont le nom était célèbre.

Voltaire écrivait. « Je plains ce pauvre genre humain qui s'égorge à propos de quelques arpents de glace au Canada. »

Jean d'Arramonde, deux fois étourdi et léger en sa double qualité de Français et de Gascon, partageait entièrement l'opinion de Voltaire. Passionné pour la gloire bruyante, cherchant l'éclat et l'effet, il ne voulait servir que sur le continent, dans cette armée d'Allemagne où il comptait quelques parents dont l'appui pourrait lui servir à faire un chemin rapide et brillant.

Son entêtement de montagnard l'avait conduit à chercher au delà des mers une satisfaction que son amour-propre blessé lui semblait exiger. Cette équipée lui paraissait originale, digne des bons temps de la chevalerie ; elle séduisait son esprit hardi, aventureux, fantasque.

Mais, ainsi qu'il l'avait annoncé au vicomte de Frontenac, une fois son compte réglé avec Saint-Preux, il voulait revenir immédiatement en France et s'en aller prendre part à la guerre qui se faisait de l'autre côté du Rhin.

Les pirogues des Abénaquis étaient entrées, nous l'avons dit, dans le lac Champlain depuis le matin du quatrième jour qui avait suivi leur départ de l'anse de Foulon.

C'était sur les bords de ce lac qu'était campé l'un des trois corps de la petite armée française, composée de deux mille six cents hommes, sous les ordres de M. de Bourlamaque.

M. de Montcalm, qui venait de parcourir toute la ligne de défense, était en ce moment au camp du lac Champlain, où il donnait ses derniers ordres, avant d'aller prendre à Québec le commandement de l'armée destinée à défendre cette ville et à protéger le cœur même de la colonie.

La rive gauche du lac que la petite flotille des sauvages côtoyait depuis le matin était bordée de hauts arbres qui masquaient entièrement la vue. C'était en vain que Saint-Preux et d'Arramonde essayaient de percer, de leurs regards impatients, cet impénétrable rideau ; rien ne leur révélait la présence de l'armée française. Ils consultaient à tout moment leurs guides et leur demandaient s'ils arriveraient bientôt au terme de leur voyage.

Mais Ouinnipeg et le chasseur canadien ignoraient eux-mêmes la position exacte de l'armée. La surface du lac était calme, silencieuse, déserte : aucun bruit n'arrivait à l'oreille exercée des guerriers sauvages.

Enfin, vers le soir, au moment où le soleil couchant embrasait de ses teintes dorées les roudes frondaisons des grands arbres, un cri s'éleva de la rive :

— Qui vive ?

Et au même instant une sentinelle, à demi cachée derrière le tronc d'un érable, dirigea le canon brillant de son arme vers la première pirogue, qui était celle de Ouinnipeg.

— France ! s'écria Jean d'Arramonde en levant son chapeau en l'air.

Aussitôt, à l'appel de la sentinelle un petit groupe parut et le cœur des deux jeunes Français battit un peu plus vite lorsqu'ils reconnurent l'uniforme blanc et bleu des soldats du roi.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlementèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement, puis, ayant fait signe aux deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque